

ALEXANDRE  
LE PROVISEUR



Jean-Jacques Fourest

# Alexandre le proviseur

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## CHAPITRE I RETOUR SUR UN PASSÉ BRÛLANT

C'était un pèlerinage, un cheminement spirituel, une rencontre avec l'infortune, l'improbable, l'inaccompli. Chaque été au mois d'août, Alexandre rejoignait Chamborigaud, un village des Cévennes situé aux confins des monts de Lozère. Cet endroit, il l'avait sanctuarisé, transcendé, et aujourd'hui, une fois encore, venait y retrouver le souvenir de Clara, son épouse décédée huit ans plus tôt. Avec cette hâte dont elle a parfois le secret, la maladie l'avait emportée. Elle était partie sans regret, sans frissons, si naturellement, malgré la violence d'un arrachement qui jamais ne laissa aux médecins le temps de préserver une existence déterminée à s'échapper.

Tous deux avaient amplement parcouru les âpres contrées situées au cœur du pays des camisards. Rendez-vous de nombreux randonneurs adeptes des belles échappées, la région attirait autant par la féerie de ses sites enchanteurs que par l'attrait culturel d'une terre aride, courageuse et frondeuse.

Ces instants merveilleux vécus aux tréfonds des majestueuses vallées cévenoles étaient devenus un mirage, illusoire espérance dont Alexandre voulait retrouver le baume parfumé pour le transformer en moments d'extase, comme si Clara désormais disparue, restait étonnamment présente, plus que jamais.

Ce matin, le jour n'était pas encore levé lorsqu'il pénétra dans la cuisine rustique du modeste mas en pierre de schiste, au confort succinct, loué pour la durée du séjour. Il appréciait beaucoup cette heure matinale quand le bouillonnement vaporeux du lait associé au clapotis de la cafetière le plongeait dans une voluptueuse indolence. Se servant à

plusieurs reprises, il se délecta de la saveur d'une croustillante biscotte, puis d'un revers de main s'essuya la bouche, rinça son bol, et versa le reste de café dans un thermos qui trouva difficilement sa place au fond d'un sac à dos déjà bien rempli. Une fois son équipement de randonnée vérifié, il sortit sur la pointe des pieds par respect envers les autres occupants du gîte, referma sans bruit la porte d'entrée, et s'avança sur le perron jusqu'à une balustrade humide de rosée nocturne. Un vif courant d'air montagnard le fit hésiter une seconde. Le temps de dompter l'obscurité, il reprit son souffle, enfin prenant appui sur la rambarde de fer forgé, descendit à la volée un petit escalier pentu, pour s'engager résolument sur un étroit sentier boisé de châtaigniers.

C'était bien le moment de se mettre en route, le chemin étant encore long jusqu'au pont du Rieutort où l'attendait Clara.

Il longea d'abord un verger, sous le regard méfiant d'une bande de campagnols aux aguets, dépassa un potager prospère aligné de façon irréprochable, importuna au passage un lapin de garenne dissimulé parmi les choux, ensuite, après avoir croisé une fontaine à la sonorité grêle, pressant l'allure, se laissa guider vers le centre du village par un muret en pierres sèches revêtu dans la pénombre de surprenants reliefs.

Le lieu semblait désert. Cerné par un chiche éclairage, il traversa le bourg de Chamborigaud, où chacun de ses pas résonnait comme une impertinence. Un halo de brouillard hésitait au-dessus des maisons, estompant les lauzes, grisant les volets, et concentrait un froid mordant sur l'étroite place ornée d'une humble église. Au loin, un chien jappait confusément, sans conviction.

Une lueur attira son regard ; elle venait de la boulangerie coincée à l'angle d'une rue. Un rai de lumière filtrait par l'embrasure de la porte d'accès au fournil. Du dehors, on pouvait observer le boulanger, torse nu, s'affairer déjà de bon matin près du pétrin, dans la chaude et chatoyante clarté de la torche. Alexandre contemplait ce tableau d'un autre âge, quand un émoi lacéra la nuit. Au début, c'était comme un souffle, un chuchotement, une pensée ténue au-delà du souvenir ; on aurait dit une sublime mélodie. Bientôt des yeux rieurs et gourmands l'abordèrent. Clara était de retour.

— Servez-moi, s'il vous plaît, deux parts de carrés cévenols aux marrons, j'aimerais les goûter !

D'un geste économe, le boulanger déchira un papier paraffiné pour envelopper soigneusement les portions choisies.

— Régalez-vous, madame ! Les carrés sont encore tièdes, vous m'en direz bientôt des nouvelles !

Clara remercia, régla la note, glissa les pâtisseries dans son sac, puis tout aussi mystérieusement qu'elle était apparue, s'enfonça vers les ténèbres sans bornes. Seule l'ombre habile du pâtissier se détachait encore derrière la trouée lumineuse.

Alexandre scruta les alentours, fouillant du regard l'esplanade voisine, et se rappela l'époque où Clara était entrée dans sa vie.

C'était pendant la fête de la musique. En cet endroit, une foule de badauds s'était rassemblée pour assister à un spectacle de danse traditionnelle auvergnate. Tout autour, flottaient des banderoles multicolores tendues entre les arbres et les bâtiments. Des vendeurs ambulants occupaient le moindre espace disponible. Les musiciens installés sur les marches de la mairie accompagnaient chants et danses, certains refrains en langue occitane étant repris par un public survolté qui se joignait aux danseurs de bourrée. En couple ou en farandole, au son aigret de la vielle ou charnu de l'accordéon, propulsés par des rythmes à trois temps, ces derniers glissaient leurs pas tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec une incroyable légèreté. Les cadences, martelées par les galoches, soulevaient les biaux des danseurs costumés de sombre, faisaient tourner les tabliers brodés aux couleurs claires que portaient les danseuses, et galvanisaient les battements de mains exécutés par-dessus les feutres ou les coiffes. Invitant à l'échange des partenaires, des chahuts punctuaient les enchaînements.

Alexandre ne parvenait pas à contenir son excitation. Le hasard l'avait conduit jusqu'ici, parce qu'un copain de classe préparatoire lui avait conseillé de visiter l'Auvergne au lieu de l'éviter systématiquement quand de Paris, il mettait le cap sur la Méditerranée. Dubitatif, il avait enfourché sa moto pour un trajet touristique rallongé ; c'était sa deuxième étape, mais déjà le voyage l'enivrait. Ce soir-là, seule la fête comptait. Ne voulant pas être en reste, il s'élança sur la piste, régla son pas sur celui d'une coquette jeune fille parée de nombreux bijoux, et commença son apprentissage de la bourrée montagnarde.

Avec aisance, la fine silhouette ondulait près de lui, esquissait de séduisantes figures au dessin inimitable, s'échappait en riant, puis revenait aguichante et badine, avec un balancement de bracelets clinquants qui donnait du sens au rythme.

Le routard ne quittait plus des yeux son attrayante cavalière ; il avait l'impression qu'une partie de lui-même se fondait en elle. Chaque fois qu'elle martelait le sol, son cœur battait la chamade ; quand son corps au galbe parfait se dessinait sous l'étoffe de la robe, ses tempes résonnaient ; si elle le frôlait, il perdait la raison. Elle le défiait, il était à bout de souffle, elle dansait au soleil, les flammes d'un bûcher le consumaient.

Opportunément, l'orchestre offrit une pause. Sous des applaudissements nourris, la troupe de danseurs alla se disperser au milieu d'une joyeuse bande campagnarde où tout le monde semblait se connaître depuis des lustres. Il en profita pour aborder sa gracieuse partenaire.

— Mademoiselle, je trouve que vous dansez merveilleusement bien !

Un éclat furtif inonda les prunelles de la jeune fille, ses joues s'empourprèrent, et elle offrit en retour un sourire plein d'une avenante élégance.

L'orchestre reprit le cours de son répertoire. À présent, la troupe chantait en chœur le succès de Georges Brassens, « Chanson pour l'Auvergnat ».

*« Elle est à toi cette chanson,  
Toi l'étranger qui sans façon  
D'un air malheureux m'as souri. »*

Jamais Alexandre n'avait connu pareille émotion. À la fin du couplet, il se rapprocha de l'Auvergnate, puis sans façon lui prit la main, et sans façon elle répondit :

— Je m'appelle Clara !



Les cinq coups du clocher de l'église suspendirent le fil de sa rêverie. À cette heure matinale, noyée dans une brume glaciale qui condensait la respiration en une buée opalescente, la place semblait dormir. S'armant de courage, le blouson serré jusqu'au col, il reprit son chemin et s'éloigna hardiment vers la vallée du Luech, pour affronter plusieurs heures de marche rapide sur de raides sentiers caillouteux.

Le Luech, petite rivière limpide aux eaux fraîches, coulait vers l'est pour se jeter dans la Cèze, affluent du Rhône. Près de Chamborigaud, chantonnant au fond d'une combe perdue, elle sculptait ses méandres au sein d'une nature sauvage et capricieuse. C'est ici, à l'orée de cette oasis, île mystérieuse entre ciel et terre, que Clara attendait celui qui voulait la retrouver, celui qui avait recueilli, lors des ultimes convulsions, ses dernières paroles en forme de testament.

— Que ferais-tu si je meurs, si je me brise ; tu perdrais tout sens ?

Dans sa détresse, Alexandre avait mis du temps avant de saisir la signification de ces quelques mots.

Après la fête de la musique, l'escala auvergnate s'était prolongée. Ensuite, ils ne s'étaient pour ainsi dire jamais quittés. Clara le détourna de sa route et lui fit découvrir Pont-de-Montvert, un village situé non loin du lieu de leur première rencontre, où elle avait grandi entre ses parents instituteurs, de confession protestante, et sa grand-mère maternelle adorée. Avec un enthousiasme sans cesse renouvelé, elle l'emmena visiter les environs, s'égarant vers des espaces en apparence désolés, pourtant tellement riches, dont il ignorait tout. Imprimant à leurs escapades un caractère inoubliable, elle lui enseignait maintes choses, et devenait progressivement, indispensable, nécessaire, obligatoire.

Non, à l'évidence, elle ne l'avait pas laissé tomber, chose inconcevable, insoutenable. Elle avait seulement divorcé d'un corps devenu encombrant, et se promenait toujours à ses côtés.

Alexandre cheminait rapidement sur un sentier malaisé, tapissé de ronces, de fougères, jonché de branches mortes, de vases invisibles ou de cailloux perfides. Il faut dire que sa connaissance des lieux, associée à la pratique régulière de la marche, représentait un atout pour surmonter les difficultés. Originaire de la banlieue parisienne, peu sportif, rien

ne le prédisposait à progresser ainsi vers l'amont du Luech. Mais Clara lui avait tant appris, et murmurait encore à son oreille.

— Tu es coriace, déterminé, seulement dans la vie, ça ne suffit pas toujours. Rappelle-toi, là où nous allons, la nature ignore le pardon. Le danger est partout. Garde ton équilibre, lève bien le pied, ne le pose jamais sur une branche morte ou sur une pierre détremnée, ne t'approche pas de l'eau, reste sur la berge et surtout, s'il te faut traverser, apprends à bien connaître les gués sans jamais surestimer tes capacités. Si tu savais tous ceux qui ont disparu en glissant sur un rocher poisseux au bord d'un ruisseau supposé inoffensif.

C'était véritablement une philosophie de l'existence. À vrai dire, il suivait à la lettre les préceptes venant de celle qui deviendrait assistante sociale au lycée qu'il dirigeait en tant que proviseur. Ensemble, ils traitaient les cas difficiles, surtout ceux des jeunes en déshérence. D'emblée, il avait été séduit par les solutions simples et pleines de bon sens qu'elle apportait aux situations les plus épineuses. Le milieu des quartiers sensibles lui était pourtant bien connu ; néanmoins, c'est d'elle que venaient les bonnes trajectoires, avec à la clé d'indéniables succès. Alors, quand elle exposait son point de vue, parée de cette hautaine et tranquille assurance si éloquente, il l'écoutait passionnément.

— Souviens-toi de la Lozère. En haut de la montagne, tu vois le milan plonger vers la vallée, mais en bas, tu as l'impression qu'il gagne le ciel. La perception que nous avons des choses est partielle, voire erronée. Tout dépend de l'endroit d'où nous observons. Bien entendu, nous jugeons avec notre éducation, nos croyances, notre caractère ou nos préjugés. Or, pour éviter l'insignifiance de nos décisions, nous devons savoir changer de place.

En tout cas, la méthode était bonne, et validait la justesse de telles remarques qui évitaient bien des faux pas dans l'exercice d'un métier réputé ardu. Malheureusement, aujourd'hui Clara s'était éloignée, muant chaque instant en un manque atroce. Dépossédé du précieux sentiment de plénitude dont elle savait l'entourer, il revenait vers sa

Lozère natale, espérant y puiser la mémoire d'une époque révolue mais non flétrie.

Peu à peu, une agréable clarté métamorphosait le ravin encaissé, dans lequel une timide lumière parvenait à s'imposer. Par magie, la nature s'éveillait, se réchauffait, tout en se dépêchant, comme si le temps était compté. Quel enchantement mêlé d'étonnement de découvrir tant d'opulence en un endroit aussi ingrat. Porté par la fascination du décor ambiant, Alexandre fit halte pour profiter de ce moment rare. Le tronc d'un hêtre renversé en travers du passage lui permit de s'asseoir. Il aligna sur l'écorce quelques victuailles, se restaura avec frugalité, vida d'un trait une demi-bouteille d'eau, puis frappé d'une légère torpeur, laissa son esprit vagabonder ; lui revenaient les paroles de Victor Hugo à sa fille Léopoldine, disparue.

*« Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps. »*

À l'amont du Luech, lui aussi se savait attendu, et se rappelait le jour où Clara l'avait entraîné, longeant le torrent jusqu'au vieux pont du Rieutort.

Un cri strident, sorte de sifflement aigu, déchira l'air, le tirant de sa léthargie. D'où venait tout ce vacarme ? Cela semblait provenir du cours d'eau. Dissimulé derrière un tronc d'arbre, immobile, les sens en alerte, il observa le lit de la rivière, guettant le moindre frémissement qui trahirait la présence d'un animal. Son regard suivait l'onde chaotique bondissant entre les roches, les mousses ou les racines, distillant cet âpre murmure allant se perdre dans les vallons, lorsqu'il finit par repérer un oiseau vivace, au long bec, au poitrail brun et au manteau vert, à l'affût sur une branche au-dessus d'un endroit de courant calme. Il reconnut un martin-pêcheur.

Soudain, une émotion qu'il croyait irrévocablement perdue fit couler dans ses veines un bonheur infini. Une ombre, forme éthérée à contre-jour, se changeait peu à peu par le mystère d'un prodigieux fondu enchaîné en une silhouette tangible et palpable. Sur l'autre rive, Clara tentait de le rejoindre. Elle connaissait exactement la profondeur

de chaque pierre, ce qui lui permettait de sauter de l'une à l'autre avec cet aplomb doublé d'un air détaché qui le troublait tant. Leste, irréaliste, elle donnait le sentiment de marcher sur l'eau ; déjà, elle était près de lui, pendue à son bras, montrant le martin-pêcheur.

— Cet oiseau est très chic, disait-elle, d'un ton enjoué. Il possède des moustaches, un foulard, une sorte de calotte et tient toujours sa tête bien droite. Ce n'est pas comme le cincle plongeur. Quel voyou celui-là ! Un vrai parrain. Plein de tics, il promène son gilet blanc avec insolence, patauge dans la boue, et poussant d'affreux gazouillis détrouse l'étourdi. Excellent nageur, c'est aussi un vrai sous-marin, même capable de sautiller sur le fond de l'eau ; tu le verras souvent sortir du bain, un poisson accroché au bec.

Il s'amusait de cette connivence avec la nature qu'avivait l'extrême candeur d'un rire insouciant.

En robe claire, le pas agile, souriant comme une vierge, Clara s'engageait à présent le long des ronces d'un chemin sinueux, garni de mûres, de framboises ou de myrtilles. Sa foulée de métronome, souple et ensorcelante, que rien ne semblait pouvoir ralentir ni dérégler, son port altier, sa chaleur irradiée, comme son bonheur complice, enfiévrèrent ses fantasmes, et sa voix au timbre grave de contralto le troublait profondément.

Subjugué, Alexandre se laissait emporter à travers une campagne luxuriante maintenant baignée d'un chaud soleil. Enfoui jusqu'à la taille dans une jungle foisonnante, pleine d'une vie aussi fragile qu'éphémère, il avait l'impression de se retrouver dans la cour de récréation d'un lycée, parmi une ribambelle de gamins aux tenues bigarrées, remuants et bavards.

Ici, un massif d'orties rouges, et sur chacune des fleurs, une abeille bourdonnante occupée à butiner ; là, un parterre de mauves, au parfum musqué, colonisé par les coccinelles et les perce-oreilles ; plus loin, les senteurs assaillantes de la gentiane, appréciée du papillon demi-deuil ; puis ces araignées de toutes sortes, de toutes tailles, leurs toiles entrecroisées, qui peuplaient fougères, lierres, chardons ; ces milliers de passereaux babillards, blottis dans les églantiers ou les genévriers ; partout, ces innombrables mouches, sauterelles, coléoptères, infestaient

pissenlits, marguerites, boutons d'or, violettes, sauges bleues, silènes nacrés. Quelquefois, dominant le monotone chuchotement des grillons, ou les notes de luth d'un crapaud inquiet, le miaulement perçant d'une buse ricochait sur les crêtes.

Chacun de ses pas conduisait vers un nouveau sortilège.

Souvent, Clara se rapprochait. Le buste porté vers l'avant, dénudant une épaule impudique, elle tendait le bras pour montrer tant de choses merveilleuses, et savait tout voir, tout décrire, tout expliquer. Avec son accent cévenol aux intonations légèrement rocailleuses, elle attirait l'attention sur certains pièges à ne pas méconnaître. En particulier les serpents, très nombreux, et peu habitués à se laisser déranger. La couleuvre paresseuse pouvait se montrer incroyablement agressive si on la gênait. On devait la différencier de la vipère, plutôt peureuse, mais dont la morsure est dangereuse ; dans ce dédale embroussaillé, il était indispensable d'apprendre sa manière de ramper, surtout sa façon de prévenir par ce sifflement singulier qu'une fois entendu, on ne peut oublier. Et que dire des limaces ou des escargots qui risquaient de faire chuter le randonneur le mieux averti !

La matinée touchait à sa fin, l'animation environnante semblait se fondre dans une langueur contagieuse. Alexandre quitta le cours du Luech, puis gravit le défilé de Chanteperdrix jusqu'au pont moyenâgeux enjambant le Rieutort. Après avoir traversé, dans un ultime effort, un amas de rochers envahis d'arbustes épineux, il s'adossa contre l'étroite passerelle gothique bordée d'un muret aussi rudimentaire que peu sécurisant. C'était sans importance, car seuls quelques troupeaux de chèvres, de vaches ou de brebis s'y aventuraient à l'heure de la traite.

Du regard, il sondait ce paysage paradisiaque, mais déjà Clara se lovait furtivement contre lui ; le cœur battant à tout rompre, il l'étreignit. Un brin de marguerite fiché dans une mèche de cheveux, les yeux mi-clos, sur l'herbe peuplée de nymphes et de fées, à l'ombre propice d'une arche intime, ce jour-là, irrésistible, audacieuse, indomptable, elle se donna, et Alexandre y pensait sans cesse.



## CHAPITRE II

### LA LÉGENDE DE L'ALOUETTE

Ivre de fatigue, fourbu par plusieurs heures de marche rapide en altitude, Alexandre, le regard perdu dans le vague, se prélassait au bord du Rieutort, quand un courant d'air froid le fit grelotter. Pendant qu'il somnolait, ne se doutant de rien, le temps avait changé avec cette soudaineté propre aux pays de montagne. Des rafales d'un vent glacial s'engouffraient par instants sous l'arche du pont, jusqu'à soulever un nuage tourbillonnant de poussières mêlées de sable et de feuilles mortes. Transi, aveuglé par les scories, retenant son bonnet tant bien que mal, il s'empressa de fuir cet endroit devenu inhospitalier, pour aller se réfugier devant une haie de framboisiers adossée contre une butte rocheuse. Protégé momentanément des bourrasques, il s'installa près d'une souche de sapin vermoulue afin de s'offrir un sobre pique-nique. Rien de tel en effet que ce havre de paix retrouvée, pour profiter de l'admirable perspective bucolique qui s'offrait à la vue, tout en dégustant un pélardon, fromage de chèvre au parfum de noisette que Clara lui avait fait découvrir. Alors qu'il sortait du sac cette spécialité régionale, supportant sans doute assez mal la solitude, il fut pris d'une envie irraisonnée de dire sa gourmandise. Toutefois Clara n'était plus là pour l'écouter, n'apparaissait pas davantage et se taisait ; d'humeur morose, il poursuivait seulement une vaine chimère. Pourtant, volubile, disponible, elle l'avait rejoint pendant le trajet, aucun doute à ce sujet. Ensuite, qu'était-il arrivé ? Elle avait disparu en catimini lorsqu'il dormait contre la pile du pont. Comment diable osait-elle s'esquiver sans prévenir ? Là-dessus la colère le gagna. Il jura comme un charretier, enfin réussit à se modérer.